

après le Printemps

Vie ordinaire de combattants syriens

بعد الربيع

DOSSIER DE PRESSE

un film de Laurent Lhermite et Romain Huët

AVEC LA PARTICIPATION DU CNC ET LE SOUTIEN DE LA RÉGION OCCITANIE / PYRÉNÉES-MÉDITERRANÉE



©PIERRE ROTH

## SYNOPSIS

*Les combats font rage dans les rues de Murek, une petite ville au nord d'Hama, en Syrie. Les brigades de combattants insurgés se relaient sur le front pour tenir la position et résister à l'avancée de l'armée de Bachar El-Assad. En attendant que l'on fasse appel à eux, Ahmad, Abu morai et Mohammed continuent de vivre malgré les bombardements incessants.*

*Le film propose d'explorer leur quotidien, à l'arrière, dans l'attente, comme sur le front au plus près des combats ; afin de comprendre comment ces jeunes hommes que rien ne prédestinait à prendre les armes, continuent le combat après trois années de guerre, trois années à perdre famille et amis.*

*Écouter leur parole, leur récit d'une guerre civile vécue de l'intérieur, entre l'intensité du moment présent, l'obscurité de l'avenir, l'espoir, l'usure et la folie.*



## Extraits d'entretien avec Romain Huët pour lundi.am

<https://lundi.am/Apres-le-printemps-vie-ordinaire-des-combattants-syriens>

### Pour commencer, peux-tu nous expliquer ce qui t'as emmené en Syrie ?

L'actualité politique du moment. Il y avait des révolutions en chaîne dans le monde arabe qui suscitaient beaucoup de questions. On assistait à des bouleversements qui étaient importants, et des expériences révolutionnaires se déroulaient sous nos yeux. On a d'abord voulu se rapprocher de cet endroit pour rencontrer des gens, pouvoir en discuter, pour voir un peu leur expérience. Mais il fallait trouver la bonne manière de faire le voyage. L'idée initiale était alors de se rendre dans un camp de réfugiés à la frontière turco-syrienne, côté turc. On n'a alors pas de projet défini, juste une info postée sur facebook qui disait rechercher du monde pour aider sur le camp. On décide alors de saisir l'occasion pour se rapprocher de la situation syrienne et de commencer par mener des entretiens pour récolter des paroles, des récits autour de la souffrance liée à la guerre, sans trop savoir comment s'y prendre.

(...)

### Quels rapports les combattants entretenaient-ils avec vous ? Comment les combattants vous voyaient-ils ?

Au départ, ils nous voyaient comme des occidentaux qui allaient écrire et parler. Pour eux, ça faisait parti de la guerre médiatique. Ils avaient donc intérêt à bien nous accueillir. Je me souviens d'une anecdote. L'improvisé responsable de la com' nous reçoit et nous fait faire un tour de la ville. Dans notre voiture, il y avait un journaliste turc. Il faut savoir qu'à cette époque, les journalistes commençaient déjà à ne plus venir parce qu'il y avait eu des enlèvements (trois journalistes hollandais avaient été kidnappés une semaine avant dans cette zone). Les journalistes restaient déjà à la frontière. Donc, il nous fait le tourisme de guerre, un peu classique, il nous montre des maisons détruites, il nous fait interroger la personne qui a perdu trois de ses filles, etc. On est pris dans l'organisation médiatique. Et puis, à la fin, il dit : « - Bon, vous, vous restez ou quoi ? Oui, on reste autant que c'est possible. » Par contre, le journaliste turc ils l'ont renvoyé à la frontière. Et, enfin, on a commencé à discuter et à passer du temps ensemble. J'étais séduit par leur langage, leur exaltation, leur désir effectivement d'en finir, en tout cas avec leur régime, et c'était la raison pour laquelle je voulais continuer. C'est aussi parce que je ne comprenais rien. Je voulais rester plus longtemps pour comprendre ce qu'ils vivaient. (...)

### Peux-tu nous parler des brigades que tu as rencontré ?

C'était des brigades composées d'environ cent cinquante hommes, qui se sont constituées davantage sur une base territoriale qu'idéologique. Aucun combattant nous a dit « Moi, j'ai rejoint cette brigade pour telle ou telle raison politique ou idéologique ». Aucun des hommes rencontrés n'appartenait au préalable à un parti politique, à un mouvement associatif ou à un courant idéologiquement déterminé. Leur passé militant était faible voire inexistant. Même si tous ont connu de près ou de loin les bains de sang de 1982 dans la ville de Hama, événement qui est une référence historique constante de la part des combattants. Ce sont donc des « *combattants ordinaires* », qui n'avaient aucune expérience de combats même si la plupart était passé par le service militaire. Seuls les plus âgés avaient une expérience puisqu'ils ont connu le soulèvement avorté de Hama. Donc, s'ils rejoignaient telle ou telle brigade, c'était parce qu'ils y avaient un frère, un ami, un cousin. Ils avaient quelqu'un de leur environnement existentiel qui était là-bas et qui leur avait dit du bien de cette brigade. Il faut aussi savoir que beaucoup d'entre eux changeaient régulièrement de brigades – et là, je parle d'avant 2014. Jusqu'à six ou sept brigades en peu de temps, en trois ans. Pour établir rapidement une hiérarchie des critères dans le choix de leur brigade, on peut dire que ce qui les intéressait le plus, c'était d'abord qu'ils aient une attache, quelqu'un qu'ils connaissaient. Deuxièmement, les conditions matérielles de la brigade : il fallait qu'elle soit bien équipée militairement, qu'il y ait vraiment et suffisamment d'armes, qu'elle ait les moyens d'être sur le front. Et troisièmement, il fallait être sûr d'avoir un rôle au sein de la brigade. Dans la guerre, il y a cette hiérarchie de l'honneur, de la dignité qui fait que, en gros, si c'est pour garder un check-point tu te fais un peu chier. On peut mettre les plus jeunes là-bas. L'idée c'était quand même d'être sur le front, d'être actif, de sentir que ton geste avait quand même une certaine utilité. Et donc, évidemment, les brigades prisées étaient celles qui occupaient concrètement le front, et qui permettaient à la personne d'avoir un rôle concret. (...)



**Quand tu parles du temps de la guerre, tu évoques beaucoup l'ennui. C'est un aspect de la guerre que tu voulais montrer dans ton film ?**

Oui, on tenait vraiment à le montrer parce qu'il se trouve qu'on s'est beaucoup ennuyé, on a beaucoup essayé de tuer le temps. En fait, on s'est pas beaucoup ennuyé parce qu'on parlait de pleins de choses, on se marrait souvent, mais il y avait quand même tout un temps inoccupé qu'on devait sans cesse combler. Et, de fait, s'ennuyer n'est pas une chose qu'on imagine vivre dans ces situations-là. On s'attend à l'urgence du combat. À la fois tu t'ennuies, à la fois t'es systématiquement attaqué. Dans la région au nord de Hama, c'était une trentaine de bombardements quotidiens. Chaque bombardement, c'est deux barils qui tombent. Ça fait beaucoup dans la journée. Il y a aussi les nuits sans sommeil, en permanence sur le qui-vive. Et, en même temps, des heures où t'as rien à faire. C'est très bizarre, il y a une sorte de contraste où la pression est systématique et la vie est très lente. On a voulu en parler parce que, quand on se lance dans une guerre, on ne s'attend pas à ça. Et du coup, cet ennui est souvent mal vécu. Comment t'y fais face, comment tu l'occupes, comment tu gères ces moments où tu es un combattant qui ne combat pas ? Parce que l'idée c'est quand même de s'ennuyer le moins possible, de pouvoir être utile et de pouvoir être dans un combat. Donc le film parle beaucoup de ça parce qu'on était là avec eux quand ils s'ennuyaient.

**Et alors, à quoi il ressemblait ce temps sans combat ?**

Et bien c'est la camaraderie. C'est-à-dire de la vie ensemble, parfois chiant, du genre savoir qui va faire à bouffer cette fois, etc. Des disputes aussi entre des personnes parce que tu vis dans la promiscuité pendant quand même pas mal de temps, t'as aucun espace de liberté, c'est un espace très étroit. Voilà, il y a ces querelles entre les uns et les autres. Et il y a d'autres moments.

D'autres moments comme celui-ci. Nous étions sur une ligne de front. Nous étions derrière une maison pour se mettre à l'abri, à seulement cent mètres d'une position du régime. Ça clashait fort. Ils étaient sur une ligne de front et on était dans une maison à cent mètres d'une position du régime. Les mecs sont entrain de manger et il y a un type qui chante une chanson révolutionnaire. Tout le monde se met à chanter alors qu'à cent mètres il y a un combat. On a enregistré cette chanson qui est très belle et qui est très bien chantée, d'abord écoutée puis reprise par tout le monde. Chanter ensemble, rigoler, faire semblant de se battre, on s'amusait souvent à se bagarrer, voilà c'est comme ça qu'on tuait le temps. En regardant des vidéos, en jouant à des jeux vidéos, très souvent à des jeux de guerre, mais des jeux de guerre dans lesquels ils ont des hélicoptères et des avions. Ils reconduisaient ce qu'ils vivaient au quotidien mais, cette fois-ci, dans le virtuel, en étant pilotes d'avions, d'hélicoptères.

C'était leur revanche sur l'espèce de truc abstrait que t'as tout le temps devant toi, qui est le pire de tout et que tu ne fais que subir. Autant l'homme, tu peux le voir, tu peux l'atteindre, autant l'avion et l'hélicoptère c'est le truc qui bourdonne tout le temps, qui est au-dessus de toi, qui fait des tours autour de toi, avant de piquer, avant de balancer son baril. C'est une menace permanente, et en même temps une abstraction. (...) En même temps les effets sont hyper concrets. Ça taraude toujours l'esprit d'être confronté à cette impuissance, cette asymétrie militaire qui m'a aussi permis de mieux comprendre pourquoi ils étaient

capables d'avoir des stratégies du type « il vaut mieux qu'il y en ait un qui se fasse sauter au check-point pour libérer un espace plutôt qu'on ait à affronter quelque chose qui te rend complètement impuissant ». La seule scène de combat qu'il y a dans le film est assez significative parce qu'ils combattent des hommes tout en faisant face à l'attaque de deux hélicoptères. Ils sont à la fois entrain de scruter le ciel et de scruter les hommes sur terre. Autant les hommes qu'ils ont en face, c'est un combat d'égal à égal - même si en face ils sont beaucoup plus équipés. Mais le ciel, c'est quelque chose que tu ne maîtrises jamais. Le seul truc que t'as à faire c'est de regarder. Chacun se met à regarder le ciel et à guetter la première explosion. Après, il y a de la poussière, et du coup, tu ne le vois plus. T'essaies alors de deviner où ça va tomber.

(...)

**Tu présentes souvent votre film par un double objectif : restituer les récits des combattants qui se sont lancés dans le soulèvement contre Bachar al-Assad et venir questionner le temps de la guerre. Peux-tu nous en dire plus ?**

Notre film cherche à raconter l'expérience d'une brigade en 2014, dans le conflit syrien. C'est vraiment centré sur cette brigade-là et on a surtout pas la prétention d'une quelconque généralité. Le projet c'est à la fois de produire du récit, de donner la parole à ceux qu'on entend finalement pas tant que ça. En France, vous voyez bien la réaction qu'il y a eu avec la Syrie. Très rapidement, il y a eu une disqualification de ce qui s'y passait. Dès 2011, on parle de combattants étrangers qui s'y rendent alors que ça ne représentait rien du tout à l'échelle du soulèvement. Dès le départ, une tendance à disqualifier ce qui est en train de se passer prend toute la place dans le discours. (...) Du coup, même si c'est trois ans après le début du soulèvement, le film a comme ambition de laisser aux combattants le soin de formuler ce qui les a conduit à se lancer dans ce mouvement. Et donc de répondre à une de mes questions à savoir « qu'est ce qui nous conduit à faire ce qu'on fait ». On a essayé de restituer ça. La deuxième chose, c'est sur leur ordinaire. On ne veut pas fétichiser l'ordinaire, on évite l'enthousiasme du genre « les détails de la vie, c'est génial ». On essaie plutôt de relier les détails à l'expérience du monde, un monde qui configure notre manière de penser. On met en parallèle systématiquement leurs mots avec l'état du monde qui est le leur à ce moment-là. Essayer de faire sentir la pression de ce monde-là qui est très chaotique et où tu perds ton rapport ordinaire à la vie. Comment tu arrives à penser le présent quand tu n'as plus du tout d'attache autour de toi, quand tu n'as plus aucune assurance du monde ? (...)



**Ce que tu racontes à propos de cette « perte de monde » peut entrer en contradiction avec l'enthousiasme des débuts, notamment quand tu nous parlais de l'ambiance révolutionnaire lors de la libération d'Azaz. Comment, selon toi, les combattants avec qui tu as partagé du temps ont-ils continué à trouver la force de se battre, dans la durée, avec un horizon victorieux de moins en moins évident ?**

J'interprète beaucoup le retour à la religion comme étant un moyen de faire face à cette coupure à l'égard du monde. C'est la ressource la plus pratique qui te permet de puiser des réserves de sens. En plus, tu sais que tu vas pas gagner. En 2014, plus personne ne disait qu'ils allaient gagner, alors qu'en 2012, ça leur semblait évident. Ils en étaient persuadés. En 2014, plus du tout. Leur blague, à chaque bombardement, c'était toujours la même : « c'est bon, les gars, on va mourir, c'est maintenant ». En 2012, jamais j'ai entendu ça. Le changement qu'on voyait c'était celui-ci. (...) C'est que l'enlisement dans la guerre change l'ambiance. Les lignes de front à partir d'un certain moment ont très peu bougé. Pendant très longtemps à quelques mètres près, les lignes ne bougeaient pas. Ils avaient très peu de victoires sur lesquelles s'appuyer pour redonner de l'énergie à ce qu'ils étaient entrain de faire. Il y a une espèce d'enlisement donc, une routine qui se crée. Cette routine-là m'a assez étonné, c'est une routine qui fait que tu organises ton quotidien concrètement, que tu continues à vivre, que tu t'habitues à vivre la guerre. (...) Au bout d'un moment il y a toutes sortes d'histoires entre des brigades concurrentes, les reproches de ne pas avoir fait telle ou telle chose. Il y a une scène dans le film qui le montre où deux combattants ragotent un peu tous les deux. Il s'agit de notre traducteur qui était aussi un combattant et un autre qui est la personne qu'on suit le plus dans le film. Ils se retrouvent, discutent, ils ne sont pas de la même brigade, ils se connaissent un peu, ils ne sont pas très amis, ils sont dans des cercles idéologiques d'ailleurs très différents, mais peu importe. Ils se retrouvent là, à discuter, et en fait ils font du ragotage, en disant que telle brigade n'a pas fait le boulot, que telle personne n'a pas prit ses responsabilités, d'autres voudraient les prendre mais les chefs ne veulent pas, etc. Un tas d'histoires tout à fait classiques. Cette scène montre comment les querelles entre les groupes arrivent - et là, je ne parle pas de querelles fortes qui aboutissent à des guerres entre brigades, comme en 2012-2013 où on commence à avoir des oppositions entre brigades qui sont parfois très violentes. Je parle vraiment d'un ordinaire où tu te disputes sur pleins de trucs, qui ont plus ou moins d'intérêt. Et ça produit de la paralysie. Ça contraste alors avec la solidarité qui est aussi le propre de l'expérience de la guerre. Ce qui vient compenser cette difficulté c'est quand même que tu es toujours soutenu par quelqu'un. Dans ces moments, il existe une espèce de solidarité intense qui te soutient dans ton quotidien.



## Biographie de Romain Huët

Romain Huët est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication (Université Rennes 2) et chercheur à l'Institut Supérieur de la communication (CNRS/Paris-Sorbonne).

Ses travaux visent à une ethnographie de la guerre (Syrie, Irak).

Ces recherches ethnographiques tentent de comprendre la quotidienneté de la guerre et les ressorts subjectifs qui conduisent des hommes ordinaires, au sens où ces derniers ne sont pas préparés à la guerre, à accepter de tuer et de mourir à des fins politiques. Une enquête ethnographique a été conduite en Syrie (2012-2014) puis en Irak (Ce jour).



## Biographie de Laurent Lhermite

Lors de son cursus à l'ESAV de Toulouse, il participe activement aux longues grèves anti CPE qui aiguissent son désir de travailler sur les mouvements de luttes sociales.

A la fin de ces études, il rejoint le collectif Cine2000, qui regroupe de créateurs audiovisuels toulousains dont les maîtres mots sont : le collectif, l'audace et l'anticonformisme.

En 2013, il coréalise le documentaire *Dédale : Un fil vers la démocratie*, qui prend appui sur la crise Grecque pour poser la question de ce qu'est vraiment la démocratie en opposant la démocratie actuelle, dite représentative, à une théorie de la démocratie directe.

A la suite de ce premier projet, il co-réalise avec Romain Huët, sociologue à l'université de Rennes 2, un documentaire tourné au sein des brigades d'insurgés Syriens, intitulé « *après le Printemps : Vie ordinaire de combattants Syriens* ».



# Après le Printemps : vie ordinaire de combattants syriens

Un film documentaire de Laurent Lhermite et Romain Huët

France 2017 - 1h03

Sortie en mars 2017



## CONTACT PRESSE ET PRODUCTION

Florent Verdet 01 42 87 73 06  
contact@entre2prises.fr

## FICHE TECHNIQUE

### Réalisation

Laurent Lhermite et Romain Huët

### Ecriture

Laurent Lhermite et Romain Huët

### Production

Entre2prises : Florent Verdet / Xavier Pons

### Image

Laurent Lhermite

### Montage

Benoit Delbove

### Ingénieur du son

Florian Delafournière

### Etalonnage

Florent Verdet

### Traduction

Marianne Babut et Urwa Darwish

